

hommes au plus, montés comme lui sur des mules et sans attirail guerrier. Ses adversaires mêmes durent en cette occasion admirer sa prudence et son tact, en le voyant venir vraiment comme un père au-devant de ses enfants, tandis que Philippe marchait vers son beau-père comme vers un ennemi. Le faste de l'un ne contrastait pas d'une manière moins frappante avec la simplicité de l'autre.

Aussitôt la troupe forma un vaste cercle autour des deux rois et de leur noble entourage, ce qui, contre leur attente, rapprocha tellement de Ferdinand les Grands d'Espagne mal intentionnés pour lui, qu'ils ne purent se dispenser de le saluer formellement. Cela leur coûta de pénibles efforts, car plusieurs d'entr'eux avaient à se reprocher de grands torts à son égard; surtout le comte de Benavente et le marquis d'Astorga, qui, lors du voyage de Ferdinand pour aller au-devant de Philippe, lui avaient interdit le passage par leurs domaines. Quant à Ferdinand, il les salua tous aussi amicalement que si jamais à cause d'eux le moindre nuage n'avait assombri son front; mais plus d'une fois il sut donner un aiguillon à ses paroles pleines de politesse. Beaucoup de Grands portaient une cuirasse cachée sous leurs habits somptueux, parce qu'ils ne croyaient pas à une réconciliation entre les deux princes, et que leur conscience coupable leur faisait craindre quelque mauvaise aventure. Ferdinand s'en était aperçu, et, en embrassant, selon l'usage, don Garcilasso de la Véga, autrefois son ambassadeur et celui d'Isabelle à Rome, il lui dit à ce sujet : « Mon cher Garcilasso, vous avez maintenant de bien larges épaules, et vous êtes devenu bien gros en peu de temps. »

Ce fut au milieu de semblables propos qu'arriva enfin le moment où les deux princes devaient mutuellement se saluer. Philippe voulut alors faire montre du respect

qu'il aurait dû réellement porter dans son cœur à celui qui était son second père. Mais Ferdinand empêcha la plus grande partie de cette comédie ; il retint Philippe, qui voulait descendre de cheval , et au lieu de lui donner sa main à baiser , comme il le désirait , il l'embrassa lui-même , lui baisant le front et les joues , autant que la chose était possible à deux cavaliers. Presque toute la noblesse de Castille et une masse d'autres personnes avaient été témoins de cette scène ; mais alors les deux rois se rendirent dans une petite chapelle de campagne , située dans le voisinage , pour s'entretenir plus particulièrement , sans être interrompus.

Ximenès seul et don Manuel les avaient suivis jusque là ; mais lorsqu'ils furent entrés , le premier trouva convenable d'éloigner de Philippe le mauvais démon de la haine. Il s'approcha donc de Manuel et lui dit ces quelques paroles , qu'il appuya de toute la sévérité de son regard : « Les princes veulent s'entretenir confidentiellement ; ainsi , éloignez-vous : je ferai la garde près de la porte. » Manuel, pris au dépourvu, se retira ; et Ximenès, ayant fermé la porte , s'assit auprès des princes sur un banc de la chapelle.

L'entretien dura environ deux heures ; et lorsque Ferdinand se fut déchargé le cœur , en se plaignant de la défiance non méritée dont il était l'objet , il fit à Philippe le portrait des Grands de Castille, lui dépeignit leur caractère , discuta le degré de fidélité de chacun d'eux et lui traça la méthode et la manière dont chacun d'eux devait être traité. Ensuite , il recommanda Ximenès au jeune prince , comme le plus fidèle et le plus sage de tous les Grands du royaume , ajoutant qu'il méritait plus que tous les autres d'être honoré de la confiance royale , et d'être traité avec amour et considération. Philippe promit de

suivre les bons conseils de son beau-père, sortit ensuite de la chapelle avec Ferdinand, et lui témoigna encore une fois devant toute l'assemblée les sentiments les plus bienveillants (1).

Quelques jours après, le traité conclu fut solennellement juré, par Ferdinand le 27 juin, et par Philippe le 28, en présence de Ximenès et d'autres témoins, et Ferdinand alla si loin que, dans un autre document, il avoua sans équivoque que sa fille était incapable de gouverner, et promit de protéger Philippe, chargé seul du gouvernement (2). Mais déjà Ferdinand préparait secrètement une protestation, où il déclarait arraché par la force tout ce qu'il avait fait, et se réservait expressément la tutelle de sa fille; et Philippe, de son côté, ne se montrait pas plus honnête homme, et conservait une haine violente sous les dehors de l'amitié (3). Il donna des preuves de cette haine, dès le soir même du jour où avait eu lieu l'entrevue, en refusant la compagnie de Ferdinand pour le reste de son voyage à travers l'Espagne; et en ne voulant pas absolument acquiescer au désir réitéré qu'il lui exprima, et que Ximenès appuyait, de pouvoir, après une si longue séparation, revoir enfin sa fille chérie et souffrante. Bien plus, lors d'une seconde conférence qu'ils eurent quelque temps après dans une église à Renédo, près de Valladolid, Ferdinand ayant renouvelé sa prière, Philippe la repoussa d'un ton plein de rudesse (4), et répéta à plusieurs reprises ces paroles propres à l'affliger, « que le bien de l'Etat exigeait que Ferdinand sortît de la Castille le plus tôt possible » (5).

(1) Gomez, l. c. p. 989. 990. Martyr, Ep. 308. Ferreras.

(2) Zurita, T. VI, liv. VII, c. 8. Ferreras. Prescott, II p. p. 440.

(3) Il en est qui croient que Philippe apprit à être déloyal de Ferdinand lui-même, dont la finesse avait rendu les *ruses espagnoles* aussi proverbiales que la *foi punique*. Prescott.

(4) *Durior caucasià rupe*, dit Martyr, Ep. 310. (5) Gomez, l. c. p. 991.

Cette nouvelle entrevue, d'après Zurita, eut encore lieu en présence de Ximènes, le 5 juillet 1506, et dura, dit-il, une heure et demie, mais P. Martyr ne parle que d'une demi-heure (1). Philippe y renouvela seulement la promesse de procurer à son beau-père la grande maîtrise des trois Ordres de chevalerie espagnols et les avantages pécuniaires qu'Isabelle lui avait assignés, ainsi que de ne pas l'importuner au sujet de Naples. Mais pour tout le reste, il fut inébranlable; de sorte que Ferdinand, sans plus de retard, et accompagné seulement du duc d'Albe et du marquis de Dénia, retourna en Aragon, pour aller de là visiter ses royaumes de Naples et de Sicile (2).

Ximènes vécut alors continuellement à la cour de Philippe, et s'interdit même toute espèce de séjour dans son diocèse, pour guider, autant que possible, le jeune prince dans la voie du bien (3). Il donna, bientôt après, une preuve frappante de son intrépidité. Le comte Pimentel de Benavente, pour faire honneur au jeune roi, lui avait préparé, sur la route de Sénabria à Valladolid, un grand combat de taureaux, et Ximènes voulut, avant qu'il commençât, se retirer dans la demeure du prince. Mais par mégarde un de ces taureaux furieux, étant venu à s'échapper en ce moment, se précipita plein de rage sur la suite du prélat, blessa plusieurs personnes et menaça de se jeter sur Ximènes lui-même. Celui-ci, calme et plein de sang-froid, restait-là, comme s'il eût été prêt au combat et à la mort, lorsque la garde royale arriva et repoussa le terrible animal. Tandis que tout le monde admirait la tranquillité d'ame du pontife, il dit en plaisantant ces paroles flatteuses : « Quand on est dans le voisinage des gardes royales, on n'a rien à craindre (4). »

(1) Zurita, l. c. L. VII, c. 40; Martyr, Ep. 340.

(2) Martyr, Ep. 340. Gomez, l. c. p. 992.

(3) Gomez, l. c. p. 992, 44. (4) lb. 994.

Il travailla ensuite avec assez de bonheur à mettre fin aux luttes sanglantes qui venaient d'éclater entre les Grands à la cour du faible Philippe, et particulièrement entre les maisons de Benavente et de Mendoza. Mais il se brouilla lui-même avec Fonseca, archevêque de Compostelle, parce que, en sa qualité de primat, il avait reçu un appel contre une décision de ce prélat. Fonseca voulait excommunier deux juges royaux, parce qu'ils avaient mis en prison François Ribas, quoiqu'il eût les ordres mineurs; et ces juges en appelèrent à Ximenès (1). Du reste, l'issue de cette affaire est inconnue; mais ce que l'on sait mieux, c'est que Ximenès soutint le roi Philippe dans les efforts qu'il fit pour faire déclarer, par les Cortès de Valladolid, son épouse incapable de régner. Ce projet, opportun peut-être, au point de vue politique, vu l'état mental de la reine, ne prouvait toutefois rien moins que de la sensibilité: aussi échoua-t-il contre l'opposition des Grands et des Cortès (2).

Les Cortès prêtèrent donc le serment ordinaire d'hommage à la reine Jeanne, comme à leur *Senora natural*, ainsi qu'à Philippe, son époux, et à Carlos, leur héritier présomptif. Ximenès eut alors l'occasion de remarquer la fâcheuse influence que les favoris espagnols et flamands de Philippe commençaient à exercer sur lui: les hommes les plus fidèles et les plus capables, corrégidors, châtelains, préfets, gouverneurs et employés de toute espèce, furent congédiés par le seul motif que, nommés par Ferdinand, ils étaient regardés comme des créatures de celui qu'on craignait et haïssait. Le marquis de Moya lui-même fut privé de sa place de commandant de Ségovie, sans égard

(1) Gomez, l. c. p. 992.

(2) Zurita, Anales, T. VI, liv. VII, c. 44. Mariana, liv. XXVIII, c. 22, p. 323.

pour la fidélité inébranlable dont lui et son épouse, Béatrice Bobadilla, avaient depuis longtemps fait preuve envers la défunte reine Isabelle (1). Les places les plus importantes furent envahies par d'indignes favoris et même par des étrangers venus de la Flandre; plusieurs charges furent formellement vendues, et des biens de l'État furent aliénés, afin de procurer de quoi suffire aux folles prodigalités d'une cour voluptueuse (2).

Philippe lui-même se plaignait de ce que, après avoir été riche n'étant que comte de Flandres, maintenant qu'il était le plus grand roi du monde, il se voyait en butte à la pauvreté, et de ce que la couronne ne pouvait satisfaire aux plus légitimes demandes. Aussi ne faut-il pas s'étonner si, dans quelques provinces comme en Andalousie, il éclata des soulèvements (3).

Dans de telles conjonctures, Ximenès crut qu'il était plus que jamais de son devoir d'anéantir l'influence funeste de don Manuel (4), et de lui fermer, s'il était possible, l'oreille trop complaisante du roi. Il s'en offrit bientôt une occasion favorable. Dans l'entrevue des deux rois, Philippe avait solennellement promis à Ferdinand le produit des fabriques de soie de Grenade, comme une partie des revenus que lui avait assurés le testament d'Isabelle (5). Cela n'empêcha pas don Manuel d'affermir ces fabriques à des spéculateurs pour l'espace de dix ans, et de faire ainsi mentir la parole solennelle du roi. Lorsque le titre

(1) Ferreras, Martyr, Ep. 342.

(2) Ferreras, Prescott, II p. p. 425. Martyr, Ep. 342.

(3) Martyr, Ep. 343, Fléchier liv. II p. 481. Prescott, II p. Martyr, Ep. 344 avait eu raison de dire, au départ de Ferdinand : Redibis, o misera Castella, redibis ad pristinam confusionem tuam.

(4) Martyr l'appelle différentes fois «tisisiphoneus».

(5) Gomez, l. c. p. 988, 20 et 993, 45.

de cette location eut été rédigé dans la chancellerie de Manuel , qui , en qualité de premier ministre , était aussi grand trésorier , Bertrand de Salto , un des trésoriers du roi , le fit voir à Ximenès , sans se douter de rien. Mais celui-ci mit ce document en pièces, et se rendit sans retard auprès du roi, pour lui représenter la honte qu'une telle conduite ferait rejaillir sur sa parole et sa dignité.

Le prélat prit de là occasion de parler , plus en général , des dangers dont les mauvais conseillers du roi menaçaient l'Espagne , et il finit en priant instamment Philippe d'éloigner don Manuel de la cour, sous quelque prétexte honorable. Philippe résista longtemps , mais enfin il consentit à l'envoyer à Rome en qualité d'ambassadeur, et si ce projet ne fut pas mis à exécution , l'influence du favori, au rapport de Gomez , n'en fut pas moins brisée dès ce moment. A la prière du roi, Ximenès se chargea alors de la besogne difficile mais importante , de lui faire désormais un rapport sur toutes les affaires qui, chaque vendredi, devaient être portées au Conseil d'État , pour recevoir une solution définitive. Philippe promit de son côté d'avoir toujours les plus grands égards pour sa manière de voir ; et , grâce à cet arrangement , il fut désormais possible de tout présenter au prince dans son vrai jour. Tous les jeudis , il y avait chez Ximenès , grande réunion des plus hauts fonctionnaires ; et le lendemain, ils n'osaient faire au prince aucune proposition, si auparavant ils n'en avaient fait un rapport au prélat. Manuel lui-même se montra désormais beaucoup plus modeste et plus modéré que par le passé , et souvent , de même que les autres ministres , il se présentait , pour lui faire des rapports , à la demeure de l'énergique prélat qui avait anéanti son influence (1).

(1) Gomez, l. c. p. 993.

Mais le changement survenu en Philippe eût-il été constant ? — C'est ce qui n'est connu que de Dieu , qui rappela ce prince à lui d'une manière si prématurée , qu'il ne fut plus en état de donner des preuves suffisantes de l'amélioration opérée en lui.

CHAPITRE XVI



CHAPITRE XVI.

Mort de Philippe. — Ximenès, appelé au Conseil de régence, travaille pour Ferdinand.

PHILIPPE avait donné à don Manuel, outre beaucoup d'autres places, celle de gouverneur de Burgos; et il daigna assister lui-même au festin splendide donné par le favori en témoignage de sa reconnaissance. Cette fête se passa dans la joie et la gaieté, et au sortir de table, le roi voulant, après un repas un peu extraordinaire, se donner plus de mouvement que de coutume, fit longtemps caracoller son cheval dans le manège, et passa de là au jeu de paume, qu'il aimait extrêmement, et qu'il continua cette fois pendant assez longtemps et avec beaucoup d'efforts. Ces exercices violents l'ayant fort échauffé, il but cependant avec précipitation un vase d'eau froide, ce qui probablement lui donna la fièvre dont il fut atteint le soir même. C'était le 19 septembre 1506. Le mal parut d'abord sans gravité; mais il augmenta avec une rapidité étonnante, par suite d'un traitement défectueux aggravé par un peu de négligence. Ainsi, entre tous les médecins du prince, un seul, Louis Marlian de Milan (1), jugea que

(1) Plus tard évêque de Tuy, en Galice; Pierre Martyr, son ami et son compatriote, le représente comme *lucida lampas inter philosophos et clericos*. Ep. 343, 574. Mariana, liv. XXVIII, c. 23, p. 325.

l'état du roi offrait du danger ; tous les autres estimèrent ne devoir y attacher aucune importance. Dans de telles conjonctures , Ximenès crut prudent d'envoyer au lit du prince malade , son propre médecin , le docteur Yanguas. Le roi l'accueillit avec bienveillance et lui exposa ses souffrances. Yanguas ne vit d'espoir que dans une saignée ; mais les médecins flamands combattirent vivement cet avis , et prétendirent connaître mieux que l'espagnol , le tempérament du prince et la nature de la maladie. Ils restèrent maîtres du terrain ; et Yanguas manda dès lors à Ximenès qu'il regardait le roi comme perdu sans retour (1).

Cette perspective ayant aussi prévalu d'autre part , les Grands commencèrent à se demander comment , vu l'incapacité notoire de la reine , il serait pourvu à l'administration du royaume , après la mort de Philippe. Le grand connétable Velasco , l'amiral Henriquez de Castille , et le duc d'Infantado , dont les deux premiers étaient alliés à la famille royale , furent aussitôt d'avis que le roi Ferdinand devait gouverner la Castille , comme tuteur de sa fille , et qu'il fallait l'inviter à revenir de Naples au plus tôt. Leur proposition fut combattue principalement par le duc de Najara et le marquis de Villena , tous deux anciens ennemis de Ferdinand , auxquels se réunirent le comte de Benavente et plusieurs autres , par crainte , en partie , que Ferdinand , s'il ressaisissait les rênes du pouvoir , ne les payât abondamment des offenses dont ils s'étaient rendus coupables envers lui , après la mort d'Isabelle. Les Grands ainsi divisés entr'eux , se rendirent , du vivant même de Philippe , auprès de Ximenès , afin qu'en sa qualité de primat et de grand-chancelier , il réconciliât les partis , et ménageât entr'eux une paix alors si néces-

(1) Gomez, l. c. p. 993, 994. Fléchier, liv. II, p. 467, 468.

saire. Dans une seconde entrevue, qui eut lieu le 24 septembre, au moment où le prince était près de son dernier soupir, Ximenès, par sa prudence et sa modération, amena enfin à un accommodement la nombreuse noblesse réunie autour de lui. D'abord, plusieurs orateurs s'étaient de nouveau levés en faveur de Ferdinand, et ils avaient rencontré tant de sympathie, que leur manière de voir aurait sans doute prévalu, si Pimentel, comte de Benavente, ne l'avait combattue avec la plus grande violence : « Je vous en conjure, s'était-il écrié, ne soyez pas assez insensés pour vouloir rappeler celui que vous venez de chasser du pays. Ne craignez-vous pas que si, au commencement, il vous fait belle mine, plus tard il ne tire de nous tous une vengeance terrible? Je vous le déclare ouvertement : j'ai chez moi deux paires de cuirasses neuves ; eh bien, elles me seront déchirées sur le corps, avant que je laisse le roi d'Aragon rentrer en Castille (1) »

Ce discours violent ne resta pas sans effet, et la plupart des Grands se rangèrent dès lors du côté du comte de Benavente.

Jusqu'alors Ximenès n'avait encore dit mot : il avait écouté en silence l'exposé des différentes manières de voir. Quoique intérieurement dévoué au roi d'Aragon, comme l'étaient tous les gens bien pensants (2), il n'osa cependant, dans de telles circonstances, et conformément au rôle de médiateur auquel la noblesse l'avait appelé, il n'osa, dis-je, faire que des propositions d'accommodement. Si en ce moment, il avait décidément appuyé les partisans de Ferdinand, il eût été difficile qu'après la

(1) Gomez, l. c. p. 994. Fléchier, liv. II, p. 469.

(2) Martyr, Ep. 347 : *Fernandus apertis visceribus a bonis desideratur; is nisi; redierit, ruent omnia.*

mort de Philippe , le glaive ne sortit pas du fourreau , et les intérêts du pays aussi bien que ceux de Ferdinand, ne pouvaient être mieux servis que de la manière dont Ximènès s'y prit , manière d'agir à laquelle on ne peut rien reprocher , si ce n'est que pour lutter contre une noblesse passionnée, elle était plus politique que franche et ouverte. Il représenta donc aux Grands assemblés, « qu'à la vérité Ferdinand avait une longue expérience et une habileté peu commune pour le gouvernement d'un pays ; mais que la Castille n'avait pas besoin d'aller chercher un régent au dehors, puisqu'elle possédait dans son sein tant d'hommes éminents ; ils n'avaient donc qu'à choisir au milieu d'eux, un homme qui jouit auprès du peuple d'une très-grande autorité , et qui possédât son amour plus que les autres ; que, pour lui, il respecterait et appuierait, comme le roi lui-même, celui qui serait choisi » (1).

A peine avait-il fini de parler, que la joie de la noblesse causée par ce discours , se manifesta d'autant plus vivement, que quelques-uns avaient craint de le voir aigrir encore plus les esprits , en persistant à recommander le roi d'Aragon. Aussi , en attendant la décision définitive des prochaines Cortès , fut-il élu lui-même pour administrer provisoirement le royaume , de concert avec le grand-connétable , le grand-amiral , les ducs de Najara et d'Infantado , l'envoyé de l'empereur d'Allemagne , Andrea del Burgo, et le belge Véré (2). Les biographes de Ximènès, à la suite de Gomez, qu'ils ne font que reproduire, représentent la chose comme si Ximènès avait été nommé régent proprement dit de Castille , avec deux conseillers seulement , le grand-connétable et le duc de Najara ; mais Zurita nous a transmis les documents authentiques de cette assemblée

(1) Gomez, l. c. p. 994, 995. Fléchier, liv. II, p. 470.

(2) Ib. 995. Zurita, T. VI, l. 7, c. 45. Ferreras et Fléchier.

de la noblesse , et c'est là que nous avons puisé les détails plus dignes de foi que l'on vient de lire (1).

Le lendemain du jour où ces résolutions avaient été prises, eut lieu la triste catastrophe que l'on avait prévue. Philippe mourut à Burgos, le 25 septembre 1506 , après six jours de maladie , cinq mois après son arrivée en Espagne , et âgé seulement de 28 ans. Il fut le premier prince de la maison d'Autriche qui pût, avec raison, espérer une monarchie universelle ; mais il ne devait pas voir l'époque de sa grandeur , et il était aussi beaucoup moins fait pour une si vaste domination , que son fils Charles , à qui échut le vaste héritage de son père , et qui fut bien plus favorisé des dons de la nature. Quoique, du côté de l'esprit, la nature ne l'eût pas traité en marâtre , Philippe *le beau* (2) était toutefois trop adonné aux plaisirs de la vie , beaucoup trop sanguin et trop inconstant , pour devenir jamais un grand roi.

L'infortunée Jeanne, dominée par un amour opiniâtre, ne s'était pas éloignée un seul instant du lit de son époux malade ; mais aucune larme n'adoucissait sa propre douleur : depuis le jour où elle avait trouvé Philippe infidèle, la frayeur avait tari dans cette malheureuse princesse la source des larmes (3). Même après la mort de Philippe, elle resta près de son cadavre , et malgré son état de grossesse avancée, ni les prières des Grands ni celles de Ximènes ne purent l'engager à s'en éloigner (4).

(1) Martyr, Ep. 347, ne parle non plus que de ces trois hommes ; mais sans doute il n'a voulu nommer que les chefs du Conseil de régence.

(2) « Labium inferius prorectam cum gratia, dit Mariana. » L'avancement de la lèvre inférieure était un caractère des princes autrichiens ; Felipe el Hermoso aussi avait ce trait de famille.

(3) Martyr, Ep. 346 et 363. (4) Zurita, Anales, T. VI, l. 7, c. 45.

A la nouvelle de la mort du roi, Ximenès s'enferma dans sa chapelle domestique, pour y pleurer ce jeune prince loin des yeux du monde, et le recommander à Dieu dans ses prières. Ce pieux exercice lui ayant rendu plus de calme à lui-même, il se rendit sans tarder auprès de la reine. Loin de l'engager inutilement à modérer sa douleur, il lui parla d'abord longuement du malheur qui venait de la frapper ; puis il tâcha de verser dans son âme désolée quelques gouttes de consolation (1).

Le jour même du trépas et la nuit suivante, d'après les usages flamands, le corps du prince, enveloppé de draperies somptueuses et revêtu des insignes de la dignité royale, fut exposé dans une des grandes salles du palais, où se réunirent une foule d'ecclésiastiques et de laïcs, entre lesquels se trouvait Pierre Martyr, qui rapporte ces événements. Au point du jour, le cadavre fut ouvert par deux chirurgiens, embaumé et entouré de bandellettes comme une momie. Il fut mis ensuite dans un cercueil de plomb et de bois, et déposé provisoirement dans le couvent des Chartreux de Miraflores, près de Burgos, jusqu'à ce que, conformément à la dernière disposition de Philippe lui-même, il pût être transporté à Grenade auprès du tombeau d'Isabelle. Il avait légué son cœur à la Flandre, à laquelle, de son vivant, il avait toujours appartenu (2).

Il était à craindre que la mort du roi ne fit enfin éclater la haine longtemps contenue des Espagnols, contre les Flamands coupables d'exactions ou d'autres excès. En conséquence, le Conseil de régence jugea nécessaire, dès le jour-même de la mort du roi, de faire publier sur toutes les places de Burgos, par le duc de Najara et le grand-

(1) Gomez, l. c. p. 975, 40-48. (2) Martyr, Ep. 316.

connétable, accompagnés d'un héraut, que quiconque serait trouvé dans les rues avec des armes serait fustigé; que celui qui tirerait l'épée aurait la main coupée, et que celui qui verserait, ne fût-ce qu'une goutte de sang, serait sur-le-champ puni de mort (1). Cette mesure eut son effet, et l'on réussit à maintenir l'ordre. Après les premières funérailles, les Grands se rassemblèrent de nouveau dans la demeure de Ximenès, le 1^{er} octobre, pour renouveler la résolution prise le 24 septembre au sujet de la régence, et pour obliger toute la noblesse à se soumettre à elle. Zurita rapporte le document rédigé en cette occasion : on y voit qu'une prééminence considérable y est accordée à Ximenès sur ses collègues, en ce que ceux-ci ne pouvaient qu'avec son consentement, se faire représenter au Conseil de régence par des substitués, et que lui seul devait recevoir pour la nouvelle régence les hommages des gentilshommes et des prélats absents (2).

Cependant avant que cette résolution eût été prise et immédiatement après le jour du décès de Philippe, Ximenès s'était mis en rapport avec Ferdinand, et lui avait écrit en toute hâte, dans l'espoir que sa lettre le trouverait encore à Barcelone avant qu'il partît pour l'Italie. Le contenu de cette lettre portait, que « Philippe venait d'être enlevé par une maladie rapide, et que, vu le manque d'unité entre les Grands, on ne savait trop que faire : Que la reine était entièrement faible d'esprit, plongée dans le deuil et la douleur ; et que, si le souvenir d'un royaume qu'il avait tant aimé, et sa tendresse pour une fille inconsolable avaient quelque empire sur lui, il devait perdre de vue pour le moment les affaires d'Italie, qui d'ailleurs

(1) Martyr, Ep. 347. Gomez, l. c. p. 995, 55 seq.

(2) Zurita, Anales, T. VI, liv. VII, c. 46.

n'avaient rien d'urgent, et revenir sans retard en Castille. Il espérait en outre de la grande ame du roi, qu'il oublierait les injures qu'il avait eu récemment à souffrir de la part de plusieurs Grands; que, pour le moment, il n'avait plus absolument à craindre aucun désagrément de ce genre; qu'il croyait bien plutôt pouvoir remettre entre ses mains, un royaume non moins tranquille qu'il ne l'avait été sous Isabelle » (1). Cette lettre, écrite immédiatement après la mort de Philippe fait voir combien est inexacte l'assertion de l'historien espagnol Ascargota, (*Compendio de la Historia de Espana*. Paris, 1838, p. 223) lorsqu'il dit que d'abord Ximenès voulut profiter, pour s'emparer de la régence, de la fermentation qui suivit la mort de Philippe, et que la reine s'y étant opposée, il se mit ensuite du parti de Ferdinand.

Louis Ferrer, que le roi catholique avait laissé comme ambassadeur à la cour de sa fille, se chargea de lui faire parvenir cette lettre, et expédia sans retard un courrier à Ferdinand. Le grand-connétable et le fidèle P. Martyr lui écrivirent dans le même sens (2). Mais Ferdinand venait de quitter la côte d'Espagne, et il avait déjà abordé à Portofino dans l'État de Gênes, lorsqu'il fut rejoint, le 6 octobre 1506, par le courrier dépêché vers lui.

Malgré les invitations qui lui étaient adressées, ce prince ne jugea pas à propos de retourner si tôt en Castille; peut-être voulut-il d'abord laisser subir à ce pays les calamités de l'anarchie, avant d'y reparaître pour lui offrir son secours: son retour pouvait de cette manière avoir l'importance d'un bienfait, dont ce royaume lui serait redevable. Il était d'ailleurs en proie à un

(1) Gomez, l. c. p. 996.

(2) Martyr, Ep. 347, 349. Gomez, l. c. p. 996. Zurita, l. c. c. 49

soupçon injurieux et mal fondé contre le grand-Capitaine, son vice-roi de Naples. Déjà il avait beaucoup fait pour limiter la puissance de ce grand homme, et, entr'autres choses, il avait transmis à d'autres magistrats une partie des pouvoirs de la vice-royauté. Mais alors ses soupçons le poussaient lui-même vers l'Italie, pour y déjouer les plans de trahison dont il le supposait coupable. Il poursuivit donc sa route vers Naples, et il se contenta d'adresser de Portofino des lettres amicales aux Grands, aux prélats et aux villes de Castille, pour les instruire, en termes pleins de bienveillance, de son prochain retour en Espagne (1). Quant à Ximenès en particulier, il le pria, dans l'intervalle, de prendre fidèlement en mains les intérêts du royaume, de ne point abandonner la malheureuse reine, et de lui adresser à lui-même de fréquents rapports sur l'état de la Castille (2),

Il n'était nullement besoin de ces exhortations pour stimuler le zèle de Ximenès, et ce ne fut pas sa faute, si la tranquillité de la Castille fut troublée à plusieurs reprises. Au reste, plusieurs des événements qui eurent lieu alors sont couverts d'une obscurité, qui se répand malheureusement jusque sur l'histoire de notre archevêque, et c'est ce que nous avons surtout à déplorer, au sujet de ce qui arriva avec l'infant Ferdinand. Charles, le fils aîné de Philippe et de Jeanne, n'avait pas accompagné ses parents en Espagne : il était resté à Gand, où il avait vu le jour. Mais Ferdinand, leur second fils, qui devint plus tard empereur après l'abdication de son frère, était né en Espagne, à Alcalá, et jusqu'à ce moment, il avait été élevé à Simancas, par Pierre Nunez de Guzman, grand commandeur de l'Ordre de Calatrava. Immédiatement après la mort du roi, ou lorsqu'il était à l'extrémité, Diégo Guevara, échanson de

(1) Zurita, l. c. o. 49 et 25. (2) Gomez, l. c. p. 998, 22 seq.

Philippe , se présenta à Simancas, accompagné du chevalier Philippe Ala et d'une division de la garde royale , et demanda , en présentant un ordre signé de Philippe , que l'Infant lui fût remis. Mais Guzman venait de recevoir de son neveu Ramiro Guzman , évêque de Catanea , la nouvelle, d'abord , de la maladie du roi , puis bientôt après , celle de sa mort : il suspecta donc l'authenticité de la signature royale, apposée à l'ordre daté du 24 septembre , et ne donna aucune suite à la demande de l'échanson. Au contraire, il fit conduire l'Infant dans le couvent des Dominicains de Saint-Grégoire à Valladolid , pour le mettre à l'abri d'un enlèvement. Cette affaire fit grande sensation et inspira des inquiétudes. Les uns accusèrent les seigneurs flamands d'avoir voulu s'emparer du prince pour le conduire secrètement en Flandre ; d'autres soupçonnèrent Guevara d'avoir agi dans l'intérêt de quelques Grands qui voulaient se révolter ; enfin Gomez est d'avis que Ximenès avait voulu s'assurer du prince , parce que , ne se fiant pas à ceux qui étaient chargés de son éducation , il craignait que le parti de la noblesse ne s'assurât de l'Infant , qui n'avait que trois ans et demi , pour le faire servir à la poursuite de ses plans ambitieux (1).

Impossible de dire laquelle de ces suppositions , ou si même une d'entr'elles était la vérité ; mais ce qui est certain, c'est que la reine Jeanne abandonna au Conseil de régence le soin du jeune prince , et que, sur un arrêté du Conseil, il fut laissé dans le couvent des Dominicains. En outre , dans la réunion de la noblesse qui eut lieu le 1^{er} octobre, il fut décidé, et cela évidemment en vue de ce qui s'était passé, qu'aucun Grand ne pourrait s'emparer ni de la reine ni de l'Infant (2).

(1) Gomez, l. c. p. 996. (2) Zurita, l. c. c. 46 et 47. Gomez, l. c. p. 996.

Les peines que Ximènès se donna pour unir la noblesse, dans l'intérêt du maintien de l'ordre, de la justice et de la sûreté publique, obtinrent sans doute l'approbation et la reconnaissance de tous les gens bien pensants (1) : mais, comme il arrive souvent, sa bonne volonté fut plus grande que son pouvoir, et son autorité de primat ne suffit pas elle-même à maintenir en paix tant d'éléments de discorde. Le premier qui profita de l'inter règne pour se révolter fut le duc de Médina Sidonia. Pendant la guerre civile qui avait eu lieu sous Henri IV, la famille de ce seigneur avait arraché au faible monarque la forteresse de Gibraltar, à l'extrémité méridionale de l'Espagne (1466). En 1502, Ferdinand et Isabelle avaient redemandé et recouvré de leur vassal cette place si importante pour la sûreté de l'Espagne. Mais cette restitution avait été l'œuvre de la crainte et de la nécessité, plutôt que d'une détermination libre et volontaire, et c'est pourquoi le duc crut pouvoir profiter, pour recouvrer cette forteresse, de l'état de gêne où le gouvernement se trouvait en 1506. Le gouverneur royal la défendit vaillamment, et le comte Tendilla, gouverneur de Grenade, se hâta d'aller à son secours ; mais le duc n'en fit pas moins des tentatives réitérées pour s'en rendre maître, et prolongea le siège jusqu'au mois de juillet de l'année suivante, époque où le retour de Ferdinand en Espagne le fit renoncer à ses prétentions (2).

D'autres troubles éclatèrent sur différents autres points de la péninsule. A Tolède, le comte de Fuensalida, s'armant d'une violence illégale, voulut enlever à don Pedro de Castillo sa charge de corrégidor ; à Madrid, les Zapata et les Aria coururent aux armes, les uns pour, les autres contre le roi Ferdinand ; à Séville, le marquis de Moya

(1) Zurita, l. c. p. 21. (2) Ferreras.

voulut reprendre par la force la place dont le roi Philippe l'avait à la vérité injustement privé ; et à Cordoue , le marquis Priégo alla si loin, qu'il excita une émeute et ouvrit les prisons de l'Inquisition (1). Les ordres du gouvernement restaient sans exécution ; chacun faisait ce qu'il voulait ; partout les Grands rassemblaient des troupes , afin de poursuivre par la violence leurs plans ambitieux ; et parmi les chefs mêmes du gouvernement , il s'éleva entre le grand-connétable et le duc de Najara de violentes dissensions , qui menacèrent de dégénérer en une lutte sanglante.

Tout cela suffisait bien pour convaincre Ximenès de l'insuffisance des mesures qu'on avait adoptées ; mais il en fut plus convaincu encore par la répugnance complète , que montra la reine pour toutes les affaires de l'État. Elle écoutait bien , à une fenêtre grillée , les propositions de l'archevêque et de ses collègues ; mais c'était là toute l'attention qu'elle y donnait, et elle ne signait absolument aucun décret présenté à son approbation , pas même lorsqu'elle en était priée par des suppliants tout en larmes (2). Elle permettait à Ximenès de demeurer dans le palais avec elle , mais elle s'interdisait tout entretien avec lui sur l'état des affaires publiques ; elle le voulait seulement pour compagnie et non pour conseiller, et se montrait très-irritée que le prélat se mêlât , comme elle disait , de ses affaires à elle (3).

L'unique chose qu'elle fit à cette époque , ce fut l'ordre qu'elle donna de payer les chanteurs belges qu'elle avait seuls conservés de la cour de Philippe et admis dans la sienne. Depuis sa jeunesse, elle avait aimé la musique , et

(1) Ferreras. Gomez, l. c. p. 998, 55.

(2) Gomez, l. c. p. 999, 38. Martyr, Ep. 323.

(3) Martyr, Ep. 347. Zurita, l. c. c. 24.

cet art faisait encore son unique consolation dans sa mélancolie (1). Un peu plus tard, quelque temps seulement avant son départ de Burgos, elle donna encore un autre signe d'activité, qui toutefois ne pouvait avoir pour effet que d'augmenter encore le mécontentement public, et l'état de trouble où l'on se trouvait. Ainsi, sans raison particulière, elle révoqua tout à coup toutes les grâces accordées par son mari pendant son administration (2). Pour le reste, constamment sourde et inaccessible à tout, elle répondait brièvement à chacune des demandes qui lui étaient faites, qu'elle ne pouvait rien faire autre chose que de prier pour l'âme de son mari, ou par ces mots : « Mon père viendra bientôt et aura soin de tout. » Elle payait des mêmes raisons les Belges attachés au service de son époux, et c'était en vain qu'ils lui demandaient leurs traitements, afin de pouvoir retourner dans leur pays (3). Il fut également impossible de l'engager à donner des ordres contre le duc de Medina Sidonia, révolté (4), ou à pourvoir à plusieurs postes importants devenus vacants. Plusieurs églises entr'autres étaient devenues veuves de leurs pasteurs, et Ximenès pria la princesse de faire du moins connaître au pape les noms des personnes agréables qu'on pourrait y nommer. Mais elle répondit que son père viendrait, et qu'il connaissait mieux qu'elle les personnes capables de remplir ces postes. Voulait-on lui représenter le tort qui devait résulter, pour le salut des âmes, de la vacance prolongée des sièges épiscopaux, elle faisait observer avec une pénétration dont elle donnait des preuves fréquentes dans ses intervalles lucides, « que ce dommage serait bien plus funeste, si elle nommait évêques des personnes incapables ; » et l'on ne pouvait obtenir

(1) Martyr, Ep. 347, 349. (2) Mariana, l. XXIX, c. 3.

(3) Zurita, l. c. c. 24. (4) Martyr, Ep. 347.

sa signature. Elle restait, la plus grande partie du jour, assise dans un appartement obscur, le menton appuyé sur sa main droite, sans dire un seul mot, pleine d'aversion pour son entourage, et, en particulier, d'une haine jalouse pour toutes les personnes de son sexe (1), lesquelles n'osaient l'approcher, à l'exception de sa femme de chambre Dona Maria d'Ulloa, de la comtesse de Salinas et de l'épouse du grand-connétable. Cette dernière était fille naturelle de Ferdinand, et par conséquent sa demi-sœur, mais elle avait dû néanmoins quitter le palais de son époux, lorsque Philippe et Jeanne étaient venus s'y établir à Burgos : ce ne fut qu'après la mort de Philippe, qu'il lui fut permis de rentrer dans sa demeure (2); et la malheureuse princesse continua aussi quelque temps encore à y séjourner, jusqu'à ce que, pour motif de santé, elle alla habiter la maison de campagne de la Véga, près de Burgos (3).

Son état paraissait empirer de jour en jour et dégénérer en une folie complète. Ainsi, à la Toussaint 1506, elle se rendit de Burgos au couvent de Miraflores, où son époux avait été déposé temporairement, pour se convaincre que les Flamands n'avaient pas enlevé son corps. Elle fit ouvrir le cercueil, contempla longtemps le cadavre, le toucha de sa main en plusieurs endroits, l'œil toujours sec et l'ame calme en apparence; fit ensuite fermer le couvercle, et retourna sans délai à Burgos (4).

(1) Martyr, Ep. 348.

(2) Mariana, lib. XXIX, c. 3, p. 333. (3) Martyr, Ep. 320.

(4) Zurita, l. c. 26. Mariana, l. XXIX, 3. Fléchier, liv. II, p. 482, confond les détails d'une autre visite, qui eut lieu à Miraflores, le 20 décembre, avec celle du jour de la Toussaint, trompé sans doute par Pierre Martyr, qui ne parle que de la dernière; mais Mariana et Zurita ont parfaitement distingué les deux visites de la reine.

Dans de telles conjonctures , et le désordre du royaume allant toujours croissant , il n'était plus douteux pour personne que la désorganisation complète de l'État ne pouvait être prévenue que par un administrateur haut placé et revêtu d'un pouvoir absolu. En conséquence, une partie des Grands jetèrent les yeux sur l'empereur d'Allemagne , Maximilien , le père du défunt roi Philippe , désirant qu'il se chargeât de l'administration du royaume , d'autres étaient d'avis qu'on fit venir de Flandre le jeune Charles , qui n'avait pas encore 7 ans , afin qu'il nommât un administrateur et le revêtît de son pouvoir : d'autres voulaient faire contracter à Jeanne un second mariage , mais ils étaient divisés sur le choix d'un nouvel époux , les uns voulant qu'elle donnât sa main à son cousin Ferdinand , duc détrôné de Calabre ; les autres , à un autre cousin , don Alonzo d'Aragon ; d'autres , au roi d'Angleterre ; d'autres enfin , au comte français Gaston de Foix , frère de Germaine. Mais Jeanne rejeta toutes ces propositions , en déclarant résolument qu'elle aimait son mari mort autant que lorsqu'il vivait (1). Enfin , ce qu'il y avait de meilleur , désirait le retour de Ferdinand , mais parmi eux aussi il y avait deux manières de voir : Ferdinand serait-il reconnu administrateur du royaume , quoiqu'absent , ou seulement après son retour en Castille ? Ximenès était pour la première de ces deux combinaisons ; et en défendant sa manière de voir , il s'attira le soupçon de ne vouloir remettre le pouvoir au roi , pendant qu'il se trouvait encore en Italie , qu'afin que Ferdinand le nommât lui-même son remplaçant (2). Ferdinand , en effet , avait , au rapport de Zurita , donné à Ximenès la commission et le plein pouvoir d'administrer la Castille en son absence , de

(1) Zurita , l. c. 24 et 22. Mariana , l. XXIX. Ferreras.

(2) Mariana , l. XXIX , c. 2. p. 334.

concert avec les Grands qu'il trouverait convenable de s'adjoindre (1). Toutefois, il y aurait plus que de la témérité, à vouloir attribuer le zèle du prélat pour les intérêts de Ferdinand au seul motif de la recherche de lui-même. Il se trouva que le bien du pays réclamait ce que l'amour-propre pouvait humainement faire désirer à Ximenès ; mais qui oserait décider que l'égoïsme, que l'on suppose dans Ximenès, mais qui n'est pas prouvé, ait prononcé tout seul ? Psychologiquement parlant, n'est-il pas beaucoup plus juste, d'admettre que ces deux motifs ont pu agir en même temps (2) ?

Mais pour rappeler Ferdinand en Castille, comme le voulait Ximenès, il fallait, dans l'état où se trouvaient les choses, ou un décret royal ou une résolution des Cortès. Dans le but d'obtenir un décret royal, et de fournir à la reine l'occasion de se déclarer publiquement pour son père, contre le projet d'appeler l'empereur Maximilien ou quelqu'autre, Ximenès fit aux Grands la proposition de demander à la reine, lequel des princes proposés elle désirait qu'on appelât. Aussitôt une députation se rendit près de la princesse, et reçut, comme d'ordinaire, audience derrière la fenêtre grillée. Elle répondit cette fois d'une manière judicieuse, « qu'elle était résolue de passer sa vie loin des embarras du gouvernement, dans la retraite qui convenait à une veuve ; que si son fils Charles était assez âgé pour porter le fardeau du gouvernement, il faudrait avant tout autre l'appeler de la Belgique ; mais que les choses n'en étant pas là, ce qui lui était le plus agréable,

(1) Zurita, l. c. c. 25.

(2) Raisonnablement parlant, tout homme n'est-il pas bon tant qu'il n'est pas prouvé méchant ? Et charitablement parlant, doit-on supposer ces intentions à un homme, aussi dévoué que Ximenès à tous ses devoirs ?

c'était que son père revînt , parce que Ferdinand connaissait l'Espagne à fond , et qu'il avait particulièrement tiré la Castille de la situation la plus déplorable. Quant à Maximilien , il était déjà assez accablé de soins et de peines , et il succomberait sans aucun doute , si on voulait encore le charger du gouvernement d'un royaume qu'il ne connaissait pas du tout. » Charmé de cette déclaration, Ximenès voulut profiter du moment favorable pour obtenir de la reine la signature d'une pièce , dans laquelle Ferdinand serait invité à revenir le plus tôt possible. Mais tout à coup on vit renaître en elle cette horreur pour toute espèce de signature, qui était chez elle une sorte de maladie , et elle fit avorter par cette étrange réponse un plan presque mené à bonne fin : « Mon père a tant à faire en Italie , que je ne puis lui imposer une nouvelle charge , ni lui conseiller dans cette saison un voyage par mer : toutefois si vous êtes d'un autre avis , écrivez-lui vous-mêmes (1). »

Un peu plus tard , on la pria de nouveau d'agréer qu'on envoyât une députation à son père. Elle répondit : « Je désirerais que mon père revînt *pour me consoler* , » mais elle ne voulut pas entendre parler de sa régence. En effet, quelque inactive que fût Jeanne , elle était jalouse de son pouvoir ; sans régner elle-même , elle ne voulait pas que d'autres le fissent en son nom, et c'est ce qui donna naissance à son éloignement pour Ximenès, dont elle disait souvent, en se plaignant , qu'il se mêlait trop de ce qui la regardait (2). Sa répugnance pour lui alla même si loin , que , vers ce temps-là, elle lui interdit l'entrée de son palais, mesure qui , dans un premier moment d'émotion , fit venir à l'archevêque la pensée de quitter

(1) Gomez, l. c. p. 999. Martyr, Epp. 318, 320, 323.

(2) Zurita, t. VI, l. 7, c. 24.

la cour, et de se retirer complètement des affaires. Mais tous les gens bien pensants furent effrayés du tort qui pourrait en résulter pour le bien public, et Jeanne d'Aragon, épouse du grand-connétable, réussit, par sa médiation, à réconcilier en quelque sorte la reine avec Ximenès (1).

Il n'est guère croyable, vu l'aversion de la reine pour l'archevêque, qu'un homme si sage ait jamais tenté l'imprudente démarche, de présenter à la signature de la reine un document, où il eût été nommé *ad interim* administrateur du royaume. Ce bruit naquit, selon toute vraisemblance, de ce que Ximenès avait désiré obtenir de la reine des pleins pouvoirs, pour réprimer la rébellion du duc de Médina Sidonia (2). Mais ce qui ne peut absolument se soutenir, c'est l'assertion de Gomez (3), reproduite sans la moindre critique par les autres biographes de Ximenès, savoir que l'archevêque, longtemps avant la convocation des Cortès, fut nommé, par le Conseil de régence, seul administrateur du royaume.

Non-seulement P. Martyr et Zurita ne disent pas un mot de cet événement, mais partout leur récit suppose la durée du Conseil de régence jusqu'à la réunion des Cortès. Il est aussi dans le fait entièrement superflu de vouloir, par des relations qui ne sont nullement garanties, ajouter à la grandeur politique de Ximenès, et lui attribuer une dignité, que la reine, dans les dispositions qui l'animèrent alors, n'aurait jamais reconnue.

Cet état malheureux de Jeanne, si regrettable pour le royaume lui-même, remplissait d'inquiétude toute la Castille; et l'on discutait sur le point de savoir si elle avait hérité cette folie de sa grand'mère, Isabelle de Portugal,

(1) Zurita, l. c. c. 26.

(2) Ibid. 27. Mariana, l. XXIX, c. 2. (3) Gomez, l. c. p. 997.